

de ceux qui s'y trouvaient, lors de ma visite, m'ont paru Italiens.

En revenant de ma visite dans cette partie de New-York, je me suis arrêté, pendant près d'une heure, à la Bourse. L'animation y était considérable. Les courtiers, carnets en main, suivaient la hausse ou la baisse des valeurs financières. Les uns, dont les spéculations étaient probablement mauvaises, paraissaient soucieux, tandis que les autres étaient exubérants de joie.

Après être sorti de la Bourse, je me suis rendu au pont de Brooklyn. C'est une grandiose construction en fer ; la chaussée est soutenue par des câbles puissants. Au centre, se trouve le chemin des piétons ; sur les côtés passent les tramways et les autres voitures. Du haut de ce pont, on embrasse d'un coup d'œil New-York, Brooklyn et le voisinage de ces deux villes.

C'est à Brooklyn que se trouve le principal cimetière, celui de Greenwood, car on n'enterre plus les morts à New-York. Dans ce cimetière, on remarque plusieurs beaux monuments. Le terrain est accidenté par des coteaux, mamelons, etc., tout recouverts de gazon. Au pied de ces monticules il y a de jolis lacs, la plupart artificiels.

L. H. Clément

(La fin au prochain numéro)

CAUSERIE

A mes amies lectrices, à mes bienveillants lecteurs, j'ose dire que l'absence de la plus grande partie de notre population qui est en ce moment en villégiature m'encourage à venir aujourd'hui m'entretenir avec eux. C'est si bon l'intimité ! Sans doute, il y en a encore qui à bon droit, fronceront le sourcil en me lisant, mais comme je sais qu'il y en a aussi parmi le nombre qui usent de beaucoup d'indulgence envers moi, cela suffit pour me faire divaguer un peu. Eh ! direz-vous, amis, de quoi peut-elle bien nous entretenir, cette humble fleur des champs que les hautes herbes dérobent même aux rayons du soleil ?... Oh ! rien de sérieux assurément, n'étant pas moi-même assez sérieuse pour causer de choses intéressantes.

N'empêche que, bien souvent, à travers le rideau verdoyant de ma paisible retraite, je distingue parfois des choses plus ou moins étonnantes, de ces choses qui m'ont fait constater déjà que le monde n'est pas tout ce qu'il y a de plus parfait. Si bien que jamais je n'entends dire la photographie : " Le monde tel qu'il est " sans battre des mains pour applaudir plus fortement à cette fine satire dont voici un extrait :

Ah ! que le monde est faux, vraiment
Comme on y ment, comme on y ment !
Voyez dans un salon, tout est miel et sourire,
On se serre la main, on s'adore en avant !
Mais les talons tournés, à l'envi l'on déchire
Ceux qu'on traitait d'amis, l'instant d'après !
Les femmes doucement s'égratignent entre elles ;
Les hommes carrément se dévorent entre eux !
Pour un bout de ruban, quelques brins de dentelles,
On se hait, se jalouse, hélas, à qui mieux mieux !
Qu'ai-je appris, chère amie, un brillant mariage
S'offre pour votre fille ? ah ! mille fois tant mieux !
Sa fille est laide et sottée, et ce mari, je gage,
C'est quelque malotru qu'on prend faute de mieux !
Que vois je, cher Edouard, à votre boutonnière,
Un ruban ? ah ! bravo, vous l'avez bien gagné !
Le fat ! voilà dix ans qu'à chaque ministère
Il frappe pour l'avoir ; c'est une indignité !
Voilà le monde tel qu'il est,
Il n'est pas parfait, c'est un fait !
Pourtant ce monde hélas !
Je vous le dis tout bas,
Bien bas, c'est moi, c'est lui, c'est vous ;
Bref ce monde-là c'est nous tous !

Je pourrais dire encore bien d'autres choses traitant ce sujet, mais je craindrais que l'on ne m'attribue un qualificatif quelque peu retentissant, et je n'y tiens pas. Je me rappelle qu'on m'a dit un jour que je n'étais qu'un " petit bout de femme " et j'en étais tout humiliée. Aujourd'hui on persiste à me trouver bizarre ! étrange !! indéfinissable !! je m'incline en répétant :
" Les plus hautes mathématiques n'ont jamais pu

déplacer une seule plume des ailes de l'âme mystérieuse." Cependant, comment murmurer :

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère,

quand on n'a que des secrets de polichinelle ?... Tout de même, c'est bien en secret que j'avoue, en ce moment, le mécontentement que j'éprouvai l'autre soir de ne pouvoir jouir avec tant d'autres de l'agréable spectacle d'une excursion au c'air de la lune, moi qui aime tant les scènes enveloppantes de la nuit !...

Main qu'entends-je ?... C'est comme un susurrement lointain qui me chatouille l'oreille... Ah ! c'est la pauvre cigale dont le chant aigu et monotone annonce déjà le déclin de la saison aimée !... Hélas ! le feuillage encore vert de nos arbres nous donne parfois l'illusion du printemps, mais nous nous arrachons bientôt à l'ivresse du rêve quand sous le ciel vapoureux de l'été, tandis que le chaud soleil mûrit la moisson, l'hirondelle fugitive déjà fuit loin de nous, ne laissant derrière elle que les regrets de l'absence. C'est en vain que maintenant nos regards scrutent l'horizon pour y surprendre le vol gracieux de l'aimable déserteuse qui, en d'autres lieux, jette encore aux échos sa petite note fûtée.

Ah ! si chaque saison fournit ses plaisirs, pour moi rien ne vaut les irrésistibles attraits du printemps fleuri ! C'est que voyez-vous, je partage l'opinion de l'immortel écuyer de Don Quichotte ; comme ce brave Sancho : " J'aime la belle nature." Sur ce je vous quitte, charmantes lectrices et aimables lecteurs, et vous dis : Au revoir !

Étiollette

LA MÈRE ET L'ENFANT

Dans un berceau tout gentiment orné de rubans et de dentelles, sommeille doucement un petit enfant, un bébé frais et rose. Quelque rêve charmant effleure sans doute son âme d'ange, car un sourire vient errer sur ses lèvres enfantines.

Près de lui veille une femme qui paraît dans tout l'épanouissement du bonheur ; elle contemple avec ravissement l'innocent que le Ciel lui a donné et semble lui dire : " Dors, enfant, et ne crains rien ; ta mère veille sur toi." C'est que, devant un danger menaçant son trésor, la faiblesse de la femme disparaîtrait pour faire place à la force de la mère qui saurait protéger son enfant. Et lui, confiant dans cette sainte protection, continue de voir en songe les chérubins, ses frères.

La jeune mère est venue déposer un baiser plein d'amour sur le front de son fils. Penchée sur le berceau, elle semble vouloir lire ce que l'avenir réserve à celui pour qui elle forme de si beaux rêves. Maintenant elle peut tout pour lui et il lui suffit d'un sourire pour sécher ses pleurs et calmer ses chagrins d'enfant. Mais il grandira, il deviendra un homme et alors, elle ne pourra plus comme aujourd'hui effacer par une caresse les douleurs que les événements humains lui auront fait subir. Il aura à lutter suivant la loi d'ici-bas, et peut-être sortira-t-il brisé du combat et gardant au cœur des blessures qu'elle ne pourra guérir. Cependant, dans tous ses désespoirs, elle sera là pour pleurer avec lui et l'aider à supporter dignement l'épreuve ; elle se sacrifiera au besoin pour lui épargner une souffrance.

Une autre pensée angoissante vient étreindre son cœur maternel : Si cet enfant qui est sa joie et son espérance, allait s'écarter un jour du devoir, s'il allait oublier les pieux enseignements de sa mère et s'éloigner du Dieu de son enfance ! Oh ! alors si cela devait arriver, elle supplie ce Dieu qui le lui a donné, elle le supplie de le reprendre immédiatement avec Lui dans son paradis ; car elle aime avant tout l'âme de son enfant et pour la conserver au bon Dieu, elle serait prête à une séparation cruelle si ce sacrifice était nécessaire. De quels dévouements une mère n'est-elle pas capable ? Dieu lui a donné la clef de toutes les subli-

mités et il a imprimé à son âme un cachet de dignité qui la rend sacrée. Mère !... Quelle douceur dans ce mot ! Comme on se sent ému en le prononçant ! Toujours, le souvenir de celle qui prit soin de nos premiers pas viendra nous apporter une joie et nous inciter au bien, car sa protection s'étend même au delà du tombeau : et l'on a vu de grandes conversions s'opérer par la vertu de son souvenir. Ceci démontre bien la grandeur et la puissance de la mission d'une mère. La mère ! C'est un autre ange gardien, visible celui-là, que Dieu a mis auprès de nous pour adoucir notre exil sur la terre et nous préparer à entrer dans la patrie heureuse. Elle éloigne de notre jeunesse les peines et les dangers du monde, et plus tard, lorsque nous aurons souffert, nous nous rappellerons les belles années passées auprès d'elle, années pendant lesquelles sa tendresse nous épargna tant de maux.

Petit enfant, conserve toujours pour ta mère l'amour et la confiance de tes jeunes ans. Que ton cœur n'ait pas de secrets pour elle ! Dans toutes tes entreprises, dans toutes tes résolutions, reviens lui dire : " Maman ! " et lui demander ses conseils. Tu lui procureras par cette confiance les plus douces jouissances ; et parce que tu auras rendu ta mère heureuse. Dieu accomplira pour toi la promesse du commandement : " Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement."

MYOSOTIS.

Holyoke, août, 1898.

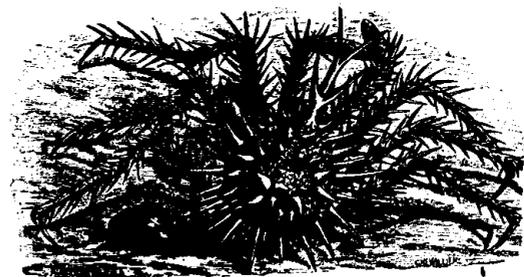
CURIOSITÉS DE L'OcéAN

LE LITHODES FEROX

Ce hideux crustacé a été capturé durant le cours du voyage d'exploration du *Talisman*.

C'est, dit M. H. Filhol, l'un des explorateurs, un des êtres les plus étranges parmi ceux qui vivent au fond de l'Atlantique nord. Il est d'une couleur rouge clair. Sa carapace est hérissée d'épines très fortes et très allongées, de même que ses bras et ses jambes. Par quelque côté que l'on cherche à le saisir, on se pique cruellement ; ainsi protégé, il est à peu près imprenable et il doit être la terreur des fonds de la mer sur lesquels il vit.

Ce qui peut surprendre, c'est que, si bien doués qu'ils soient au point de vue de leur défense, les crustacés ne le sont pas moins relativement à l'instinct ou si l'on veut à l'intelligence. Leur toucher est d'une délicatesse extrême. Ils voient, ils entendent, ils sentent à merveille.



LE LITHODES FEROX

Crustacé pêché à une profondeur de 2,800 pieds, dans l'Atlantique Nord

Leurs yeux, chez les uns, affleurent à la surface du corps, chez d'autres sont situés au bout d'une tige. Certains d'entre eux ont leurs appareils de l'ouïe situés sur leur lamelle caudale.

Comme tous les crustacés, ils sont batailleurs et féroces. Ils cherchent sans cesse à dévorer et ils se dévorent entre eux.

Si, dans une bataille, ils perdent des pinces ou des pattes, ils se retirent sous quelque rocher, et ils ne s'aventurent à en sortir que lorsque ces pinces ou pattes, se reconstituant, ont été remplacées par de nouvelles.

On a capturé des crustacés jusqu'à des profondeurs d'environ cinq mille mètres.